

Extraits, *Le phonétographe*

Ijé, fragile et atteint d'aphasie, oscille entre ses souvenirs chaotiques d'enfance et son présent souffrant. La scène de 1956 marque profondément sa mémoire, bouleversant sa communauté et laissant une blessure indélébile.

Toute notion du temps disparaissait dans la cadence parfaite de la bruine. (p. 62)

L'homme leva les yeux du comptoir. La radio annonçait la guerre. Il croyait qu'il avançait au milieu des soldats.

De tous les côtés de l'église, les grands cierges blancs s'allumèrent et vinrent éclairer les yeux de l'enfant. Au bout du chemin, l'autel doré devenait une obsession.

L'homme regardait les portes grandes ouvertes de l'église. Elles restaient, là, béantes comme un appel désespéré sur la folie du monde, sur lui, qui continuait de boire de toutes ses forces.

L'enfant s'agenouilla sur les premières marches et, dans la lumière des grandes bougies, il demanda pardon pour l'homme qu'il allait devenir. Il s'essuya encore le front d'un geste maladroit et pria longtemps.

L'homme buvait tout son souï, exprès depuis longtemps. Il voulait retrouver son piano blanc qu'il n'avait pas touché depuis qu'il avait écouté le *Requiem* de Mozart. L'orage cessa et tout redevint étrangement calme. L'enfant apparut sur le perron majestueux de l'église. Il sortit aussitôt et se précipita vers lui. L'enfant aussi courait sur l'espace le plus vide du village.

Ils avançaient rapidement l'un vers l'autre mais bientôt l'enfant disparut de l'imagination du vieil homme. Sa vue se troubla sur-le-champ.

Alors il s'agenouilla à son tour et demanda pardon pour toutes les guerres des hommes. La lumière bleue de la nuit dessinait son ombre immense sur l'étendue tendre de la place. (p. 66)

Ali Saad, *Le phonétographe*, © Vibration Éditions, 2025, 104 p.

*** **